

Saint Augustin, Sermons sur l'écriture, édition établie et présentée par Maxence Caron, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2014

Marie-Anne Lescourret

DANS **CITÉS 2017/2 N° 70**, PAGES 175C À 198C
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130787891

DOI 10.3917/cite.070.0175c

Date de mise en ligne : 05/06/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cites-2017-2-page-175c?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Georg Simmel, *Gesamtausgabe*, édité sous la direction
de Otthein Rammstedt, 24 volumes, Francfort-sur-le-Main
puis Berlin, Surhkamp, 1989-2015

Il aura fallu vingt-six ans au maître d'œuvre de cette extraordinaire édition, Otthein Rammstedt, pour mener à terme son pari d'éditer l'œuvre de Georg Simmel (1858-1918) en 24 volumes souvent très épais, au rythme impressionnant de presque un par an. Cette édition est une mine. Elle comprend l'ensemble des textes publiés par Simmel, édités en ordre chronologique en 16 volumes, suivis d'un volume de mélanges, contenant des textes de circonstances ou de facture différente, deux volumes – c'est original – regroupant les œuvres parues de son vivant en anglais, français et pour un cas italien, un volume de textes posthumes, un volume de cours et de notes prise par des auditeurs, deux fort volumes de lettres soigneusement annotés, enfin un dernier volume, paru en 2015, contenant divers documents et l'index de l'ensemble.

Le volume 24 se clôt par un texte de O. Rammstedt sur « l'histoire

de l'édition de la GSG », qui dit beaucoup de l'histoire intellectuelle allemande depuis un siècle. Celle-ci retrace les difficultés de Gertrud Simmel, sa veuve, et de son amie et disciple Gertrud Kantorowicz à sauver cette œuvre après 1918, la perte des papiers, la disparition d'une grande partie de la correspondance, les difficultés économiques des années 1920. À partir de 1933 plus rien de ou sur Simmel n'est publié en Allemagne, auteur dont on brûla les livres dès l'arrivée des nazis au pouvoir. Il faut après-guerre les efforts de Michael Landmann et de quelques autres pour sauver une partie de la mémoire, établir les premières bibliographies, envisager une édition. Après des vicissitudes, c'est finalement au sein de l'université de Bielefeld que le projet pourra voir le jour durant les années 1980, avec initialement l'appui de Niklas Luhmann. Rammstedt expose les différentes discussions sur la nature et le format d'une telle édition. Ne

bénéficiant pas d'un financement durable, c'est au coup par coup que les 24 volumes seront préparés, les derniers dans le cadre de projets documentaires et historico-critiques qui expliquent leur taille plus importante. Certains volumes durent leur existence à la ténacité des éditeurs, à commencer par le principal, n'ayant bénéficié d'aucune aide. Les éditions Suhrkamp ont constamment soutenu le projet, devenu à certains égards un modèle. Une édition commentée devait parallèlement exister, projet abandonné, dont la *Simmel Newsletter* puis *Simmel Studies* portent l'écho. Cela explique aussi que certains volumes parus au début de l'entreprise paraissent trop peu annotés.

Pour le nombre de pages rassemblées, l'originalité des choix éditoriaux, le rythme de la publication, la qualité des collaborateurs, enfin la parution de l'ensemble en format de poche chez Suhrkamp, on assiste à un événement qui n'a pas son pareil. En effet, on connaît de longues entreprises d'édition critique, comme celles de Max Weber (chez Mohr Siebeck) ou de Ernst Troeltsch (chez de Gruyter), précieuses, mais aussi d'accès plus difficile, et progressant plus lentement. Les œuvres de Simmel ont été bouclées en un temps limité, et sont aussitôt disponibles pour le public. Nul doute que la notoriété de l'auteur,

la variété de ses centres d'intérêt, la pratique de l'essai, genre le plus bref et le plus facile, ont pu soutenir l'éditeur dans le risque d'une telle entreprise. L'édition compte 5 volumes d'essais mêlés, publiés en des endroits divers, souvent des journaux de Berlin ou de Vienne, dont le contenu n'a pas toujours été repris dans des livres plus amples ou dans des recueils composés. En dépit de la grande notoriété de certains textes, il y fallait quand même de l'audace. Car Simmel, s'il a exercé une influence indéniable sur toute une génération, a aussi été renié avec constance par ceux-là même qui lui devaient beaucoup. Et il a été englouti en grande partie avec le monde disparu dans la béance de la Grande Guerre, à laquelle il n'a pas survécu. Lukács, Ernst Bloch ont pris leur distance ; Adorno tançait Walter Benjamin quand il s'y référait ; pourtant Erich Fromm ou Herbert Marcuse en ont été marqués ; il a laissé une trace importante en Italie, à partir d'Antonio Banfi, et aux États-Unis, à partir de ce qui deviendra l'École de Chicago, fondée par d'anciens auditeurs, Albion Small, Robert Ezra Park. La fortune de Simmel en France, malgré la proximité de Bergson, malgré Charles Du Bos, Bernard Groethuysen puis Raymond Aron, Julien Freund et quelques autres, resta modeste.

En 1978, Vladimir Jankélévitch pouvait, sans risque d'être contredit, voir en Simmel la figure par excellence du méconnu – espérant qu'il serait un jour reconnu. Il n'existait alors en français qu'un choix de textes paru du vivant de Simmel sous les auspices de Bergson ! Être méconnu, c'est être apparemment connu, connu de telle façon que l'on ne cherche pas à en savoir plus. On a longtemps réduit Weber à sa thèse sur le rôle du protestantisme dans la genèse du capitalisme, on a pu aussi associer Simmel à son livre sur l'argent, que peu de gens ont vraiment lu. Et pour ceux qui s'en tenaient à certains de ses essais si brillants, leur éclat masquait en grande partie la cohérence d'une réflexion qui, en amont, leur conférant leur force analytique.

Or voilà que maintenant toute l'œuvre se donne à lire dans le contexte de son écriture, chronologiquement, mais aussi dans la continuité de ses préoccupations. En effet, on a souvent découpé, Simmel lui-même l'a fait par endroits, son œuvre en trois phases : l'une naturaliste ou positiviste, où, suivant Spencer, il introduirait une forme d'évolutionnisme dans le traitement des faits sociaux ; une phase, où, faisant droit aux critiques de ses collègues de Heidelberg, notamment Rickert, il se rapproche des néokantiens ; enfin une phase plus métaphysique,

où il suivrait certaines intuitions de Bergson pour dépasser son relativisme antérieur. La circulation entre les volumes et la familiarité avec les différents états des textes montre que cette présentation ne rend pas justice de la profonde continuité des questionnements et des intérêts qui transcende les différentes phases de reformulation. On peut constater ainsi que les intérêts sociologiques et philosophiques ont constamment accompagné le parcours de Simmel. Dans son premier grand texte, en partie renié, *l'Introduction aux sciences morales* parue en 1892 et 1893, il envisage le passage des concepts éthiques spéculatifs à une science morale. Mais déjà, le dialogue avec Kant est présent, et la discussion de l'impératif catégorique ne cessera plus de l'occuper, avec le point d'orgue de sa réflexion philosophique que constitue l'essai sur la « loi individuelle », tentative de concilier la morale et l'exigence d'individualité (dans *Intuition de la vie* en 1918). L'idée d'une collision tragique des perspectives éthiques est présente dès ce même texte et viendra occuper le devant de la scène avec le thème de la tragédie de la culture en 1911. Les motifs, les problèmes, l'invention philosophique se retrouvent et sont retravaillés du début à la fin de son parcours : la recherche d'une médiation entre le sujet et l'objet aboutit à proposer

différents concepts comme la société, l'esprit objectif, le troisième domaine de la validité, le tournant vers l'idée, la culture pour les articuler. Contre les dualismes et les simplifications, Simmel est attiré par la recherche d'une position tierce, et par la complexité. Il ne s'épargne pas parfois des objections qui peuvent retarder la lecture, mais servent le propos en faisant varier les points de vue. Le contexte des pensées est chaque fois différent, mais le souci des articulations et des médiations demeure, lié à un sens très marqué de la fluidité, de la volatilité des phénomènes culturels. Plus précisément, le lecteur disposant souvent des différentes versions d'un « même » texte (parfois sous forme de variantes, parfois imprimées in extenso), il lui est loisible de s'amuser à s'introduire dans l'atelier simmelien, et de partager le développement de sa pensée. Son livre sur *Les Problèmes de la philosophie de l'histoire*, une réflexion épistémologique sur l'histoire, connaît ainsi une première version en 1892, puis est repris et complété sur d'autres bases en 1905 et 1907. La présence de plusieurs textes et articles approfondis sur la question dans les dernières années montre que Simmel envisageait une quatrième édition, introduisant davantage la question de la temporalité et notamment de la durée. Cet exemple atteste autant

de la continuité du questionnement que de ses métamorphoses et justifie bien le choix des éditeurs de redonner, quand il ne s'agit pas de variantes formelles, les textes retravaillés : la philosophie de l'histoire de 1907 a ainsi enflé d'un tiers. Ce mode de composition atteste lui aussi des continuités de l'œuvre, que le choix des éditeurs permet d'appréhender plus facilement.

Comme dans toute entreprise se déployant dans la durée, le traitement des différents volumes n'est pas homogène. Les volumes de textes, et surtout les tout premiers parus au début des années 1990, se contentent de fournir les informations sur les conditions de rédaction et de parution, les variantes, mais sans commentaires, même quand l'élucidation d'allusion aurait rendu service au lecteur : Simmel n'aimait pas à citer, mais il avait souvent beaucoup lu. Le lecteur actuel ne mesure souvent pas les termes de la discussion en raison de ce procédé allusif. En revanche, dans les volumes de lettres et de matériaux, les informations données sont extrêmement généreuses et d'un grand secours. Original et utile est aussi le premier volume, qui comprend presque la totalité des comptes rendus rédigés par le jeune Simmel, un genre qu'il abandonnera vite, mais qui permet de se faire une idée de l'arrière-plan de ses connaissances.

Rétrospectivement, on se prend à regretter qu'une mince part de l'annotation si généreuse des derniers volumes n'ait pas accompagné la parution des premiers. Mais en partie l'ouvrage de Klaus Christian Köhnke sur le « jeune Simmel » (*Der junge Simmel*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1993) permet de combler certaines lacunes entourant la formation du jeune Simmel, sur laquelle nous sommes peu renseignés, et la correspondance, riche en renvois et explicitations de toute sorte, complète aussi notre savoir sur le contexte des premières années.

L'exposition de l'ensemble des écrits simmeliens ne doit pas avoir pour effet la dilution des œuvres les plus importantes dans la masse des petits textes toujours réarrangés. La *Philosophie de l'argent* et la *Sociologie* demeurent les points d'entrée obligatoires pour qui veut se confronter au centre de la pensée de Simmel et en apprécier la fécondité. Pour autant, le lecteur patient fera maintes découvertes saisissantes en regardant chacun des volumes, et s'étonnera de la multiplicité des thèmes qui ont retenu son intérêt. De Dante à la question de la faute

collective, de la sociologie des repas à la cène de Léonard à Milan, des instantanés *sub specie aeternitatis* à la question de la caricature, les surprises ne manquent pas. Pour autant, c'est le lecteur qui aura été au bout de la démonstration de la *Philosophie de l'argent* qui sera seul en mesure de saisir la portée des essais séduisants, mais insaisissables en eux-mêmes, qu'il aura consacrés à la grande ville ou à la mode. Cette petite monnaie a souvent masqué la mine plus secrète d'où elle est extraite. Nous possédons dorénavant l'ensemble à portée de la main : nous le possédons, si nous nous donnons la peine de le lire !

Sachons gré aux éditeurs de cette belle, précieuse, originale édition qui fait derechef de Simmel un contemporain à part entière – non plus un classique de la sociologie, ni un héros de l'essayisme postmoderne, mais un auteur complexe et subtil, sans routine et sans lassitude : un témoignage, difficilement regagné, mais maintenant pleinement ressuscité, de la splendeur de la réflexion menée il y a un siècle.

Denis Thouard

Jean-Michel Ducomte et Pierre Tournemire (dir.),
La Laïcité. Des combats fondateurs aux enjeux d'aujourd'hui,
 Actes du colloque de la Ligue de l'enseignement,
 Éditions Privat, coll. « Le comptoir des idées », 2016

Fondée en 1866, la Ligue de l'enseignement s'était toujours fait connaître par ses combats progressistes en faveur de l'instruction publique et de la laïcité. Or, en octobre 2015, elle n'a rien trouvé de mieux pour commémorer son 150^e anniversaire que d'inviter à un colloque consacré à la laïcité les seuls partisans d'une laïcité dite « ouverte » ou « plurielle », adversaires d'une laïcité dite « d'interdiction »¹. Nul n'est besoin d'être grand clerc pour savoir quels voiles se cachent derrière ces termes. Ainsi a participé à cette manifestation Malika Hamidi, directrice générale de l'European Muslim Network, l'officine salafiste

1. Au sein de la Ligue, il y a une mission « laïcité », signe que le sens de sa mission ne va plus du tout de soi. Dans un article publié le 14 novembre 2016 sur Mediapart, Charles Conte reproche à l'essayiste Caroline Fourest (qui attaque la Ligue de l'enseignement assez rudement et très justement dans son *Génie de la laïcité*, publié chez Grasset en 2016), de n'avoir trouvé ses informations que sur Internet sans se donner la peine de prendre connaissance des « travaux » de la Ligue. Or, le colloque sur la laïcité, publié dans ce livre dont on lit présentement la recension, confirme en tout point, comme on le verra, l'analyse critique de l'essayiste.

de Tariq Ramadan, dont la devise est « *Europe is our future* », mais pas Henri Pena-Ruiz, ni Catherine Kintzler, ni même le très accommodant Jean Baubérot. La Ligue de l'enseignement actuelle a bien raison de se méfier de la philosophie et de l'histoire, seule désormais l'idéologie l'intéresse. C'est pourquoi pour son « colloque » (comment éviter les guillemets ?), elle a remplacé les professeurs par des journalistes et les savants par des militants. Edwy Plenel aura donc une tribune pour réitérer la thèse absurde qu'il a défendue dans son essai *Pour les musulmans*, que l'« islamophobie » d'aujourd'hui est analogue à l'antisémitisme de l'entre-deux-guerres. Les anciens bouffeurs de curés, en effet, sont devenus adulateurs d'imams. Ce n'est ni de pensées ni de connaissances que l'idéologie a besoin, mais de convictions.

Dirigée par Nadia Bellaoui, sa secrétaire générale depuis juin 2016 (elle est également présidente du Mouvement associatif et membre du Conseil économique et environnemental – le cumul n'est pas l'apanage des politiques), la Ligue

de l'enseignement est une immense organisation dont le grand public méconnaît la force et le pouvoir. Regroupant près de 30 000 associations locales, représentant plus d'un million et demi d'adhérents, employant plusieurs milliers de salariés (dont plusieurs centaines d'enseignants bien heureux de n'avoir plus à enseigner), la Ligue de l'enseignement gère les œuvres sociales de l'Éducation nationale et nombre de colonies de vacances. Cette grande organisation progresse connaît aujourd'hui une dérive dont les premiers symptômes sont apparus à la fin des années 1980, une déchéance semblable à celle dont ont été victimes consentantes la Ligue des droits de l'homme et le MRAP. Une même langue de bois *vert* y est en effet parlée. La Ligue de l'enseignement a combattu avec détermination la loi contre les signes religieux à l'école, en 2003 et 2004, puis, en 2010, la loi contre le voile intégral dans l'espace public. Son schibboleth est la « diversité » – comme si la France avait attendu les musulmans pour être diverse !

Sous la Troisième République, la Ligue de l'enseignement avait consacré toutes ses forces à travailler à l'unité de la nation, en favorisant une langue et une culture françaises, aux dépens des langues et des cultures régionales. Elle a, évidemment, parfaitement le

droit de défendre aujourd'hui une conception inverse de la nation, ce colloque commémoratif aurait été l'occasion de s'expliquer sur ce point important, mais le problème a été soigneusement esquivé. À l'instar du Parti communiste chinois, qui a conservé son nom bien qu'il mène une politique opposée à celle qui lui avait donné naissance et raison d'être, la Ligue de l'enseignement fête son anniversaire avec des individus qui, dans le fond de leur cœur, sont hostiles à la nation, à la république, à la démocratie et à la laïcité. Bien entendu, cette hostilité est frappée d'un vigoureux déni. Contrairement à ce que prétend Edwy Plenel, qui reprend là une formule de Jaurès, il n'y a pas d'« imaginaire commun » dans la France d'aujourd'hui, mais des histoires conflictuelles, des mémoires en guerre et des projets incompatibles. Pour ne prendre qu'un exemple d'interprétation perverse : à la suite des attentats islamistes de novembre 2015, à Paris, la Ligue a adressé un message de solidarité aux familles des victimes, et écrit dans son communiqué : « Nous devons être unis et résister au piège de la peur et son escalade de violences. » Ainsi la peur n'est-elle qu'un « piège », et de plus, c'est elle qui fait monter la violence !

Cette thématique de la « diversité », qui rabat la laïcité sur la

tolérance et lui fait perdre de ce fait une bonne partie de son sens, a pour fonction de camoufler les contradictions irréductibles entre ceux qui entendent islamiser l'espace public et ceux qui tiennent, pour des raisons de concorde, à la neutralité de cet espace en matière de religion. Le fondamentalisme du salafisme et des Frères musulmans, dont on sait, grâce à une enquête récente, qu'il a pouvoir sur la moitié des jeunes de moins de 25 ans issus de l'immigration arabo-musulmane, ne peut qu'être l'ennemi radical des valeurs républicaines, dont la laïcité fait partie. Il peut prendre la forme brutale de l'intégrisme, lequel peut déboucher sur le terrorisme. Mais il préfère s'avancer masqué, et telle est la stratégie de l'European Muslim Network, stratégie que Guy Haarscher, dans un remarquable essai récemment publié, appelle celle du « loup dans la bergerie² ». Aujourd'hui, tous les fondamentalistes d'Europe se disent partisans de la démocratie et de la république, de la liberté

et de l'égalité, de la tolérance et de la laïcité. Leurs idiots utiles, qui prolifèrent dans les médias et les organisations comme la Ligue de l'enseignement, les croient, ou font mine de les croire. La stratégie consistera à détourner le sens des termes et des valeurs. Ainsi la liberté de conscience, qui est celle de croire *et de ne pas croire*³, est-elle confondue avec la seule liberté de croyance. D'une pierre deux coups : le loup fondamentaliste a revêtu les oripeaux de la liberté dans la bergerie laïque, et ceux qui le révèlent sont dénoncés comme des ennemis de la liberté. Ainsi la laïcité n'est-elle plus la neutralité en matière religieuse mais la « religion des incroyants », une expression particulièrement infâme car, par-delà son absurdité (quel est le culte des incroyants ? leur livre sacré ? leur cérémonial ? leur tenue vestimentaire ?...), elle laisse entendre que nous sommes en présence d'une nouvelle guerre de religion, entre ceux qui ont une religion (spécialement l'islam) et ceux qui n'en ont pas. Quant à ceux qui émettent des réserves sur la consistance

2. Guy Haarscher, *Comme un loup dans la bergerie. Les libertés d'expression et de pensée au risque du politiquement correct*, Paris, Éditions du Cerf, 2016. Guy Haarscher analyse, entre autres, la façon dont, en 1993, le projet de monter la pièce de Voltaire, *Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète*, avait tourné court sous la pression exercée par Tariq Ramadan sur les autorités genevoises au nom du respect dû à tous.

3. L'article 10 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen stipule : « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi. » L'incise « même religieuses » signifie que la liberté de conscience ne concerne pas seulement les opinions religieuses.

d'un « féminisme musulman », autre cheval de guerre et de Troie de la Ligue de l'enseignement, ils seront renvoyés à leurs préjugés de mâles dominants occidentaux – un double pléonasme. Le sous-titre de ce livre n'aurait pas dû être

Des combats fondateurs aux enjeux d'aujourd'hui, mais « Des combats fondateurs à l'actuelle entreprise de démolition ».

Christian Godin

Saint Augustin, *Sermons sur l'écriture*, édition établie
et présentée par Maxence Caron, Paris, Robert Laffont,
coll. « Bouquins », 2014

« Que pouvons-nous donc dire de Dieu mes frères ? Si l'on comprend ce que je l'on peut dire de lui, ce n'est pas de lui, ce n'est pas lui que l'on peut comprendre mais quelque chose en place de lui ; et si l'on croit l'avoir saisi lui-même, on est le jouet de son imagination. Il n'est pas ce que l'on comprend ; il est ce que l'on ne comprend pas ; et comment vouloir parler de ce que l'on ne comprend pas¹ ? » De quoi va donc parler l'évêque d'Hippone à l'ouvrage, dans ses prêches dominicaux, soit dans son évêché, soit à Carthage ? Forcément des Écritures, de la manifestation de Dieu par la parole, le message car : « La profondeur de la parole de Dieu exerce notre zèle sans refuser de se faire comprendre. Car si tout était fermé, comment en pénétrerait-on les obscurités². » Et la conclusion de ces cent-quatre-vingt-trois sermons sera que « c'est aussi dans cet homme intérieur que le Christ habite provisoirement par la foi, et qu'il fera sentir la présence de sa divinité, lorsque nous connaissons en quoi consistent

la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur ; lorsque nous connaissons aussi la charité du Christ, bien supérieure à toute science, pour être remplis de la plénitude de Dieu. »

Le chrétien s'appliquera donc à une géométrie particulière qui le conduira, selon le trajet augustinien fameux, de l'extérieur à l'intérieur : « Ne laisse point courir ton imagination à travers les espaces de l'univers, à travers l'étendue finie de ce monde immense. Saisis dans toi-même ce que je vais dire. » Ainsi, la largeur c'est l'action, les bonnes œuvres ; la longueur, la persévérance avec laquelle on les accomplit ; la hauteur c'est l'élévation du cœur vers le ciel. « Et la profondeur ? C'est la grâce de Dieu considérée dans le secret de sa volonté sainte. » Si bien que « la vraie vie consiste donc à faire le bien et à y persévérer, à attendre les biens du ciel, à recevoir la grâce que Dieu donne secrètement, non pas à l'aventure mais avec sagesse, et à ne pas critiquer la manière différente dont il traite les hommes ; car en lui il n'y a point d'injustice³ ». Il s'agit pour le prélat d'un côté de découvrir

1. Saint Augustin, *Sermons sur l'écriture*, « La Sainte Trinité », p. 506.

2. *Ibid.*, « Nécessité de la grâce », p. 1262.

3. *Ibid.*, « Les Béatitudes », p. 522.

le sens des Écritures à ses ouailles, d'un autre côté, de les convaincre de leur vérité, face aux différents sectarismes qui les menacent, et qui tous tournent autour du christianisme proprement dit, soit le mystère de l'Incarnation, à laquelle d'ailleurs est consacré le dernier sermon.

Car ils sont nombreux, en ce cinquième siècle de notre ère (les dates d'Augustin sont 354-430) ceux qui s'interrogent sur la double nature, esprit et chair du Sauveur. Pour certains, (les Photiniens), il n'est qu'un homme, pour d'autres, (les Manichéens, dont Augustin, un temps, fut proche), il n'est qu'esprit. Pour les Ariens, le Fils est inférieur au Père... Il y a aussi les Donatistes, les Maximianistes, les Macédoniens, les Sabelliens, les Eunoniens, les Rogatistes, les Pélagiens, les Pharisiens... Ces derniers, docteurs juifs de l'Écriture, sont les plus familiers des lecteurs des Évangiles, et cristallisent l'opposition qu'Augustin ne cesse de rappeler entre les deux testaments, entre la loi et la foi.

Certes, dès ses premiers sermons, il affirme l'unité de l'Ancien et du Nouveau : « tout est au passé et tout est à venir », ainsi que l'on peut comprendre le psaume XXI, troublant récit par David, de ce qui pourrait être l'histoire de Jésus. Mais le but du prêcheur est bien d'éclairer le second, et d'en persuader son auditoire, même si ses références

sont puisées dans l'ensemble de la Bible. Si bien que les deux livres sont lus en « concordance », et qu'il prend dans l'Ancien (surtout Isaïe et les Psaumes) les états de ses pensées fondamentales : d'une part que le rapport à Dieu est affaire de cœur, et ce qui semble s'ensuivre, qu'il faut croire pour comprendre. Ainsi de Jérémie (XXXI-31) : « Je mettrai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur⁴ », et d'Isaïe (VII, 9) : « si vous ne croyez pas, vous ne vous maintiendrez pas », dont Augustin cite la traduction selon la Septante : « si vous ne croyez, vous ne comprendrez point⁵ ». Augustin commente : « Ainsi donc, c'est à la foi que s'adresse la prédication en exposant simplement les mystères, et c'est l'intelligence que veut éclairer la discussion en les approfondissant⁶. »

Le propos est clair : Augustin prêche le christianisme, la foi, la promesse, l'espérance et le « onzième commandement », celui de la charité (à laquelle il accorde une définition particulière⁷). Il s'adresse aux cœurs, car « c'est le cœur qui demande, le cœur qui cherche, le cœur qui frappe

4. Il s'agit là du texte de la Bible de Jérusalem.

5. Cité p. 1139, « Consubstantialité du Fils avec le Père ». Il en trouve confirmation dans le psaume 110, « Principe du savoir : la crainte de Yahvé ; bien avisés tous ceux qui s'y tiennent. »

6. *Ibid.*, p. 1140.

7. Et qui motivera la thèse d'Hannah Arendt, *Le Concept d'amour chez saint Augustin*, Paris, Rivages Poche, 1999.

et c'est au cœur qu'on ouvre⁸ ». Il se défie des doctes, de ceux qui osent s'en remettre à leur raison davantage qu'à l'inspiration divine ; défiance qui ira jusqu'à soupçonner les savants, ceux qui se glorifient de connaître la nature et ses créatures, plutôt que d'en chercher le créateur. Dans le même ordre d'idée, il fera compliment à saint Paul, de passage à Athènes, d'avoir renvoyé dos à dos les matérialistes épicuriens (attachés aux richesses périssables), et les stoïciens, ascétiques certes, mais trop fiers de leurs vertus. En effet, rien ne vaut en l'homme que parce que le Créateur l'y a mis⁹. Y compris ce libre-arbitre dont il a fait mauvais usage, de sorte que le Père dut envoyer le Fils pour « redresser » l'humanité pécheresse. Et même si l'homme spirituel, intérieur est composé de « mémoire, entendement et volonté¹⁰ », il n'en demeure pas moins que le bien, la vérité ne s'accomplissent que par l'amour : « la foi [qui] agit par la charité » (Gal. II, 16)¹¹, « c'est par la foi qu'on

obtient la grâce d'accomplir la loi¹² ». Or justement, « la loi menace, la loi ne donne pas la force de faire ce qu'elle commande ; ainsi elle assujettit, elle ne communique pas la grâce¹³ ».

C'est le rapport à Dieu qui est changé. Anciennement basé sur l'observation de la Loi, l'accomplissement des œuvres dans la crainte du Très-Haut, selon le nouveau message, comme promesse, il entretient l'homme dans l'aspiration, le désir, l'engage sur la voie de la vérité, qu'il empruntera « en boitant¹⁴ » : Claudel ne s'y est pas trompé, qui a entendu dans la parole de saint Augustin l'appel d'un « saint désir », auquel il a répondu dans la claudication de dona Prouhèze, chaussée d'un seul « soulier de satin ». Une façon de comprendre l'Écriture qui « parle en figure¹⁵ ». C'est peut-être pour cela qu'aux cœurs simples, le mystère fondamental, celui de l'Incarnation, s'écoute mieux par l'œil, dans la Sainte Trinité de Pierre-Paul Rubens au Musée royal des beaux-arts d'Anvers...

Marie-Anne Lescourret

8. Saint Augustin, *Sermons sur l'écriture*, op. cit., « Sainteté nécessaire », p. 825.

9. *Ibid.*, « Excepté le péché, tu lui dois tout le reste », « De l'amour de Dieu », p. 184.

10. *Ibid.*, « La Sainte Trinité », p. 509.

11. « [...] et cependant, sachant que l'homme n'est pas justifié par la pratique de la Loi, mais seulement par la foi en Jésus-Christ, nous avons cru nous aussi au Christ Jésus, afin d'obtenir la justification par la foi au Christ et non par la pratique de la Loi, puisque par la pratique de la Loi, personne ne sera justifié. »

12. *Ibid.*, « Nécessité de la grâce », p. 1265.

13. *Ibid.*, p. 1264.

14. « Mieux vaut y marcher en boitant que de n'y être pas en marchant d'un pas ferme ». *Ibid.*, « Jésus notre voie », p. 1151.

15. *Ibid.*, « Moïse et le buisson ardent », p. 67.

Jacques Derrida, *La Carte postale : de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, nouvelle édition, 2014

La réédition de *La Carte postale* (sous-titrée « De Socrate à Freud et au-delà ») met entre les mains du lecteur un jeu de cartes et de tirages qui procède par décadragés, glissements selon un procédé poétique de *l'adresse sans réponse*, autrement dit sans bouclage du schéma de communication. La philosophie se voit ainsi ramenée à une dimension purement spéculative et questionnante qui est amenée à se confondre avec l'expectative de l'état amoureux. Le discours aléthique, celui la philosophie « pure », se trouve saisi au sein d'une correspondance amoureuse unilatérale, minant ainsi les dualités philosophiques traditionnelles (objectif/subjectif ; raison/passion ; sujet/objet ; etc.). Les quatre parties de *La Carte postale* forment un dispositif disséminé et « parfumatif » (*Ulysse grammophone*) qui se propose de « tout reprendre » en reprenant l'histoire (celle de la philosophie, celle de l'histoire d'amour aussi) de Platon et de Socrate, pour ne pas dire le couple Platon-Socrate. La représentation « inversée » du couple le plus célèbre de la philosophie occidentale joue le rôle de « trouvaille » digne des poètes surréalistes,

et de déclencheur de la pensée. On y voit le maître Socrate hanté, infiltré, parasité voire même sexuellement *pénétré* (« *Plato* en érection derrière l'élève *Socrates* », p. 28) par son disciple Platon sous la dictée duquel il semble écrire... Inversion, infiltration, parasitage... Derrida arrime son édifice théorique à un frêle mais tranchant retournement de carte. Un jeu on ne peut plus « parfumatif » qui fait vaciller certitudes philosophiques mais aussi littéraires – l'amour courtois n'est pas l'idéologie la moins malmené par cette entreprise de rebattage de cartes.

La Carte postale ouvre une scène d'écriture où se croisent des inscriptions en errance : si elle ne saurait lui être « adressée » dans le système de communication derridien en « destinerrance », les « envois » (« *invoices* ») sembleront sans doute évocateurs au lecteur-usager de Twitter et de Facebook (l'agent de « la *worldwide connection* », p. 33), familier des inscriptions perdues et sans destinataire que l'on grave désormais sur des supports virtuels et infiniment reproductibles. Messages sans émetteurs qui « flottent » sur

des murs de pixels... émetteurs sans situation de communication : en pleine ère de « messages parasitaires », cet ouvrage semble paradoxalement *très* adressé au lecteur d'aujourd'hui. Cet effet paradoxal de pré-destination, Derrida l'anticipe d'ailleurs quand il dit écrire le livre au moment où « Socrate » devenait le nom d'un logiciel (p. 246).

PLATON TORPILLE/PILLE/
PARALYSE SOCRATE

La carte interrompt un système d'échange que Derrida, dans *Glas*, a nommé SA, Savoir Absolu, mais qui pourrait aussi être les initiales de son amante. Elle parasite et déconstruit le « complot vengeur qui s'appelle platonisme » (p. 240). Au départ, c'est une image profane du XIII^e siècle dessinée par Matthew Paris, trouvée dans une bibliothèque à Oxford qui met en scène Platon en plein « trafic d'héritage » (p. 378) : en train de faire la dictée à Socrate, sourcils froncés, lèvres pincées, doigt autoritairement et virilement pointé. *L'image*, donc, représente la *voix* – c'est-à-dire, pour Derrida, une capacité d'infiltration : celle de Platon ordonnant (ou plutôt *intimant*) à Socrate. Évidemment, la représentation du couple Platon-Socrate paraphrase et parodie la posture psychanalytique

et son rapport de maîtrise : « il [Socrate] est en analyse et il doit signer, en silence » (p. 25). Elle inverse la représentation traditionnelle de l'héritage socratique, déconstruisant sa fiction originaire par l'ersatz d'une fiction supplémentaire (« je simule tout », p. 114) : feu d'un Platon dont l'*écriture* aurait bénéficié de l'enseignement *oral* de Socrate : « Socrate écrivant, écrivant devant Platon, je l'avais toujours su, c'était resté comme le négatif d'une photographie à développer depuis vingt-cinq siècles » (p. 15). C'est aussi une manière de déconstruire le dualisme entre oralité et écriture. Ce « PS » (Platon derrière Socrate) faisant suite à des siècles d'assignation dualiste vient troubler la mise, parasiter l'envoi, remettre en question la destination même de la philosophie : quelle est cette voix, qu'on l'appelle P ou S, qui *possède* la philosophie ? À quelle « ouïe » l'on obéit et l'on dit oui ? Qu'est que l'archive inscrit ? Derrida déconstruit non seulement une certaine fiction dogmatique, mais la méthode (jouissive) de construction de tout dogme : en se mettant « derrière » pour dicter et avancer masquer (chapeauté). Le legs est biaisé. Freud se cache derrière Platon qui se planque derrière Socrate, dans une enfilade et un enfilage épistémologique qui consiste à reculer pour mieux sauter/dominer.

UNE TRAGÉDIE
DE LA DESTINATION

Il faut disséminer la carte postale : l'ouvrir, la multiplier, la répandre, l'envoyer à perte. La carte déconstruit la fiction amoureuse qui sert de « *parergon* » à l'ensemble de l'ouvrage que Derrida dédouble d'une correspondance à la femme aimée, la « destinée » mais aussi celle qui précède, qui précède : une certaine « S » comme Socrate (ou Sylviane) à qui il écrit : « Tu sais tout avant moi, tu me précèderas toujours » (p. 25) et derrière laquelle Derrida se cache. Sylviane est devant, elle devance. Jacques retarde, procrastine, attarde... Elle est aussi du côté de l'écrit, comme Socrate, de l'écriture concave, courbée sur le pupitre... Derrière l'échange d'envois se dessinent un étrange rapport de force entre celui qui envoie et celle qui reçoit, imprime, incorpore. Situés entre le 3 juin 1977 et le 30 août 1979, les datations des « envois » s'étendent sur une période de dégradation de la relation amoureuse qui unit JD et SA (pour cela, on peut lire la récente biographie de Benoît Peeters, parue en 2010).

Adressée à une destinataire absente, réelle et ou fantasmée, la première partie de l'ouvrage enregistre un flot parfois passionné, parfois tendre, moqueur ou encore harcelant, de messages qui se

veulent (é)perdus et « illisibles », écrits au moment où un bonheur est en train de s'abîmer : « Ce que j'aime beaucoup dans la carte postale, c'est que même sous enveloppe, c'est fait pour circuler comme une lettre ouverte mais illisible » (p. 18). « Crypte à ciel ouvert », p. 241, les cartes sont d'ores et déjà vouées à être brûlées. La relation amoureuse, comme dans l'installation performative de Carole Thibaud (*Une liaison contemporaine*, 2015), se présente comme une machine à produire des mots étrangers, en errance, des blocs de souffle découpés (« ... et je ne peux plus m'arrêter de parler », p. 19) qui n'arriveront pas à destination, produits à perte pendant le temps amoureux qui instaure l'illusion éphémère d'une transparence réciproque. Les cartes *reprennent le retour* : irresponsables à la différence des lettres, les cartes usurpent la capacité que l'autre a de faire renvoi, appelant ainsi « amour » cette absence de dette et d'attente de retour.

LE JOURNAL DU SUBDUCTEUR

Plus loin appelée « *incipit* », la première partie de l'ouvrage est flamboyante et se lit comme une archive brûlée qui se refuse à la littérature : « Nous avons joué la carte postale contre la littérature,

l'inadmissible littérature » (p. 15). Elle prépare aussi les étapes théoriques ultérieures – les « boucles », écrits plus loin Derrida, celles qui vont faire *retour* sur cet impossible retour qu'est la relation amoureuse. L'incipit amoureux fait résonner les appels, les apostrophes et les adresses du messenger malheureux (« J'en ai trop, trop d'adresses. C'est le mal dont je crève », p. 31) mais aussi les admonestations à la réceptrice qui voudrait que les choses lui arrivent à elle, à destination ; celle qui reçoit trop, qui a instauré en loi le retour généralisé, qui n'admet pas la perte : « S., sous la dictée, fait semblant d'inventer » (p. 35). À travers des allusions à l'enfant et à l'insémination se larve le drame de la « reproduction » entre un crypteur et sa « non-destinataire » ; un vocalisateur, qui transforme les envois en « *invoices* » et qui « timbre » ses cartes, et l'inlassable scriptrice qui enregistre, répond, retourne les lettres et dialectise « comme on fait de la prose » (p. 254)... Les cartes *reproduisant* l'étrange jeu de *Plato* et *Socrates*, indéfiniment *reproduites*, font le don du don, le don de la reproduction. À sa non-destinataire, Derrida finit par demander d'embrasser le brasier, lui demander le *fort* (l'éloignement, la perte) plutôt que le *da* (le renvoi). « Performant l'éloignement » (p. 366), *La Carte postale* est aussi un éloge de la « discrétion »

(Pierre Zaoui), de la subduction qui s'apparente aussi à un éloge de l'irresponsabilité.

Ces envois agencent un cadre en effet *séduisant* pour « spéculer – sur "Freud" » plus avant, étant entendu pour Derrida que Freud serait, dans *Au-delà du principe de plaisir*, entré en « pure spéculation » : « autrement dit, l'auteur déjà n'est plus là, plus responsable. Il s'est absenté d'avance en vous laissant le document entre les mains » (p. 351). En faisant valoir l'illisibilité partielle du texte de Freud, Derrida ouvre une « zone » qu'il qualifie de démonique, une possibilité de séduction et de subduction qui consiste à « passer sous » ou « derrière » (comme Plato en érection), pour agir en révélateur. Derrida cherche la « restance » du texte de Freud dans son « athèse » : si Freud y pose les principes de plaisir et de réalité, c'est-dans l'errance et l'énigme de « l'au-delà » du titre que Derrida situe sa lecture, à un endroit purement spéculatif qui serait, à ses yeux, le seul acceptable comme legs. S'amorce alors une réflexion sur la mort et l'analyse consistant à « s'envoyer le message de sa propre mort » (p. 364), auto-thanatographie dans laquelle Derrida perçoit la limite freudienne de la notion de subjectivation qui ne serait que refus de penser un « au-delà » de la mort.

L'avant-dernière partie (*Le Facteur de la vérité*) répond directement au séminaire que Lacan (destinataire masqué) consacra à la *Lettre volée* d'E. A. Poe, qui fait prévaloir une théorie de l'inconscient comme *destination* irrémédiable du signifiant : l'irresponsabilité de langage du sujet et de ses envois était déjà revendiquée dans la partie épistolaire.

Mise en avant d'une théorie de la séduction/subduction plutôt que d'une théorie du refoulement et des pulsions ; dissolution de la singularité dans l'expérience amoureuse et dans celle de l'illisibilité ; affirmation du *fort*, et encore plus du *weg*, préférés au *da*, et des principes d'errance et de non-retour ; reprise

en sourdine des théories austiennes de l'énonciation performative, mais d'un performatif qui serait dès lors « entamé » par la probabilité de son propre échec ; débusquage de ce qui se situe « derrière » comme méthode de la déconstruction ; critique de l'archive et de toute pensée de la non-réversibilité : *La Carte postale* se lit dans plusieurs sens, au fil des haltes et des postes d'une malle sans destination : « Ce que je préfère dans la carte postale, c'est qu'on ne sait pas ce qui est devant ou ce qui est derrière, le Platon ou le Socrate, recto ou verso. »

Isabelle Barbéris

John Locke, *Écrits monétaires*, traduits par Florence Briozzo, sous la direction scientifique d'André Tiran, Paris, Classiques Garnier, coll. « Écrits sur l'économie », 2011

Les textes que traduit et présente Florence Briozzo, maître de conférences à l'université de Grenoble, sous la direction scientifique d'André Tiran (professeur émérite, université Lumière Lyon II) consistent en l'édition bilingue d'écrits trop peu connus et jusqu'ici jamais intégralement traduits en français du philosophe anglais plus notoire pour son *Essai sur l'entendement humain*, mais dont les réflexions sur d'autres thèmes, notamment la politique, la pédagogie, l'économie domestique et politique, et ici les questions monétaires, méritent pourtant diffusion élargie et étude approfondie. C'est l'outil nécessaire à ce double effet que les Éditions Classiques Garnier mettent à disposition dans une présentation qu'on ne saurait trop louer. Notons d'ailleurs que, sous leur sobre (mais très reconnaissable) couverture jaune cru, les publications récentes de cet éditeur reçoivent à titre général une appréciation favorable.

Les trois textes présentés ici sont traduits du premier recueil publié à Londres en 1696 intitulé *Several Papers Relating to Money*. Locke a déjà atteint la gloire savante et

son avis a désormais du poids. On connaît sa controverse avec Leibniz, ici il prend à partie des financiers oubliés de nos jours. Mais ses réflexions, elles, demeurent. Il s'agit des (longues) *Quelques considérations sur les conséquences qu'aurait une baisse de l'intérêt et un rehaussement de la valeur de la monnaie* de 1691 (2^e édition), des *Brèves Observations* (elles, conformes à leur intitulé) *sur un mémoire intitulé « Des Moyens d'encourager la frappe des monnaies d'argent en Angleterre, et ensuite de l'y garder »* (2^e éd. également) et enfin des *Nouvelles considérations sur le rehaussement de la valeur de la monnaie où l'on examine particulièrement les arguments développés par Mr Lowndes dans son récent Rapport contenant un « Essai en faveur de l'amendement des monnaies d'argent »*.

Dans un système bimétalliste (voire trimétalliste si l'on prend en compte la menue monnaie de cuivre dont l'évaluation même posait problème) dont le fonctionnement nous est devenu totalement étranger (tant en termes de dénominations que quant aux divisions des instruments de la valeur monétaire) et dont une explication heureuse est fournie

dans une longue et très didactique préface par André Tiran, la question monétaire que pose Locke est (au moins) double : 1°/ faut-il imposer par la loi la baisse du taux de l'intérêt (de l'usure devenue légale) afin d'encourager l'activité économique ? C'est-à-dire prend-on bien en compte les différents paramètres internes à la nation (nation anglaise alors en ébullition puisque Locke vécut le renversement du pouvoir royal, la dictature de Cromwell, la Restauration et la seconde révolution anglaise, qu'il prit part aux intrigues politiques comme conseiller de puissants protecteurs, tour à tour adversaires ou détenteurs du pouvoir) et prend-on assez en considération les réactions des partenaires extérieurs (en particulier la Hollande aux exploits commerciaux maritimes majeurs rivalisant avec l'Angleterre et que Locke connaît très bien pour y avoir séjourné) ? ; 2°/ faut-il procéder au *recoinage* ? C'est-à-dire refaire frapper à nouveaux frais une monnaie faite de pièces dont de multiples incitations économiques poussent les utilisateurs à rogner le métal, ainsi qu'à effectuer bien d'autres manipulations permettant d'accaparer une partie de la valeur réelle au regard du nominal. De fait, ces pratiques conduisent à diminuer cette valeur et la confiance dans le système monétaire en son entier ; elles créent les éléments d'une crise

qui, *de facto*, a occupé une bonne part du siècle que vécut Locke.

Si la seconde question monétaire nous est devenue assez étrangère (les pièces de monnaie ne représentant plus grand-chose sinon pour la vie courante et le gage sur les métaux ayant disparu), les concepts de vitesse de circulation, de masse monétaire, de *seigneurage* (ce profit que tire l'émetteur légal de monnaie de sa position monopolistique) sont alors posés. Et si nous reprenons la première question (faut-il imposer par la loi la baisse du taux de l'intérêt afin d'encourager l'activité économique ?) alors il est aisé d'imaginer que nombreux seront ceux qui souhaiteront relire Locke mais en pensant à un contexte tout à fait différent, le nôtre. À ceux-là, il conviendra de rappeler l'avertissement lancé à la fin de sa propre préface par la traductrice (qui évite dès lors de porter jugement) quand elle rappelle que Locke lui-même mettait en garde ses contemporains, et ce, à propos de la paraphrase et des remarques sur les *Épîtres de saint Paul*, leur déconseillant de trop expliquer les textes des auteurs « par des choses auxquelles ils n'avaient eux-mêmes jamais pensé lorsqu'ils écrivaient [car en agissant de la sorte] nous ne retrouvons pas leur sens, mais plutôt le nôtre ».

Notons également que ces questions sont prises dans le débat

problématique de l'époque sur la nature de la monnaie – signe (pure expression symbolique de la valeur) ou marchandise (comme une autre, quoique acquérant une fonction spécifique) ? – ainsi que dans des controverses multiples sur les effets des positions prises dans le cadre des conditions de l'époque. Dans ses voyages, Locke, comme ses contemporains, rencontra de multiples difficultés dont il se tira d'affaire habilement. Des éléments de biographie sont donnés par Florence Briozzo dans sa préface sur « l'auteur et l'œuvre » qui resitue en vérité utilement le contexte pour le lecteur.

Dans l'optique libérale à laquelle Locke contribua l'un des premiers à donner certaines de ses meilleurs lettres de noblesse originelles dans l'époque moderne, il y a, sous sa plume, certes bien des arguments majeurs et pertinents à lire qui doivent toujours, *mutatis mutandis*, faire réfléchir – et devraient sans doute refroidir certaines ardeurs interventionnistes de toute espèce. Locke vit à l'époque de Colbert, mais disons à bon entendeur du public français qu'il n'est clairement pas colbertiste. Il parle certes d'une autre nation, et on se souviendra qu'au siècle suivant Voltaire allait souligner dans ses *Lettres anglaises* l'avance prise dans les domaines politiques et économiques par l'Angleterre.

La vérité générale selon laquelle, à mieux (re)lire les ouvrages du passé, sans doute penserait-on plus juste et aurait-on moins tendance à faire certaines erreurs dans le présent, est sans doute éculée. Est-elle moins véritable ? Mais les leçons, c'est le plus souvent leur sort commun, sont rarement écoutées et encore moins sues. En son temps, Locke eut cependant la chance assez rare de l'être même si ses avis n'emportèrent pas nécessairement les décisions des dirigeants. En Angleterre même, les erreurs de gestion sur la question monétaire furent lourdes. Néanmoins c'était bien là que se mettaient alors en place sur *Lombard Street*, la rue où s'étaient installés les changeurs et les usuriers (souvent d'origine lombarde et/ou juive), des usages et des règles qui allaient conduire (bien plus tard) à la fondation de la Banque d'Angleterre, puis aux propos si clairs à son sujet d'un Bagehot à la fin du XIX^e siècle. De nos jours, un auteur comme Perry Mehring a pu récemment publier *The new Lombard Street* pour expliciter le rôle de la Réserve fédérale américaine dans la crise surgie en 2007 – et qui dure encore tout en s'étant transformée et transportée des États-Unis aux États souverains européens. Se lit de la sorte la filiation complexe, mais nette, depuis les premières réflexions sur le sujet monétaire jusqu'à nous.

Comme Boisguilbert en France (à propos duquel on pourra citer les travaux de Gilbert Faccarello), Locke en Angleterre est de ceux qui en ont fourni de premiers linéaments.

Pour qui étudie l'histoire de la pensée économique, cet ouvrage fournit donc un document de première utilité. Même à qui maîtrise la langue de Shakespeare, l'édition bilingue est très utile, au regard des difficultés de la langue anglaise alors usitée, plus proche de Shakespeare précisément que de l'anglais d'aujourd'hui. Et (pour avoir nous-même traduit des textes d'une autre

époque, et d'une autre langue, les *Recherches sur la méthode* de Carl Menger) nous pensons que la traduction ici présentée sait très judicieusement surmonter les difficultés évidentes comme cachées. Pour qui entend mieux saisir des questions qui occupent à certains égards notre époque également, répétons l'intérêt de ces écrits pour assurément nourrir encore la réflexion, certes avec une prudence de bon aloi, mais en toute confiance.

Gilles Campagnolo